





Mahdia Amirar

# La Guerre des Clans

## Chapitre I

*Trois Princesses Berbères*

ISBN : 979-10-227-7679-0

© Mahdia Amirar

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*À ma mère,  
À mes filles.*



# PROLOGUE



Une légende raconte qu'autrefois, hommes et créatures vivaient ensemble. Mais les créatures, de par leur nature et leurs pouvoirs, étaient fourbes et indignes de confiance. Elles prenaient petit à petit le contrôle sur les humains. C'est alors qu'un grand Roi eut l'idée d'unir ses filles avec des princes issus du peuple des monstres, parce que ces bêtes enviaient les humains qui étaient bien plus beaux. Il fut aussi décidé que leurs enfants vivraient parmi les hommes.

Cette alliance permit aux hommes et aux créatures de sceller un pacte. Désormais, chaque peuple vivrait séparément. Bien que quelques-uns fussent réfractaires à cette loi, la descendance de ces princesses entretiendrait ce pacte à travers les époques.

Ces créatures sont aujourd'hui appelées démons, djinns, esprits ou entités.



## LÀ OÙ TOUT A COMMENCÉ

**11 septembre 2001**

Par une douce matinée de fin d'été, Addi et la petite Jasmine étaient attablés, paisiblement installés dans la grande salle à manger en bois de teck, de couleur brune cuivrée. Addi s'amusait terriblement en nourrissant cette petite bouille d'à peine dix mois. Avec ses yeux pétillants, ses cheveux d'un châtain clair lumineux et le teint laiteux, cette petite demoiselle était tout le portrait de son père. Elle souriait tellement qu'à chaque bouchée, la moitié de sa panade dégoulinait sur son minuscule menton, ce qui faisait hurler de rire son père, admiratif devant tant de joie et de gaieté. Ces deux-là étaient en parfaite osmose, et rien n'aurait pu empêcher Addi de s'occuper de son bébé chéri.

Dehors, son épouse Ferial jardinait tranquillement, aidée de leurs trois autres filles. Il était difficile de distinguer la mère de sa progéniture, tant elles se ressemblaient toutes les quatre, hormis une différente teinte de leur épiderme. De jolies méditerranéennes, à la peau légèrement hâlée, aux cheveux longs noirs, raides, brillants, dans lesquels on avait envie de passer les doigts. Élancées, élégantes, au caractère facile, elles étaient toutes sereines et joyeuses, gesticulant de part et d'autre de cet immense jardin délimité par une haute haie de lauriers, qui enivrait l'air de son parfum caractéristique, recouvert d'une pelouse d'un vert chatoyant et parsemé de quelques beaux arbres fruitiers. Elles creusaient, bêchaient, plantaient, coupaient les lys en fleur, loin de se douter de l'horrible drame qui

allait bientôt se dérouler à quelques kilomètres de là ! Feriel, à la peau très pâle, portait un immense chapeau de paille et plantait du jasmin. Parce qu'elle redoutait le soleil et que le jasmin éclot la nuit, il était devenu sa fleur préférée. Une fleur tenace, odorante, qui résistait au temps et aux intempéries. Rien ne la réjouissait plus que d'imaginer ces pousses grandir et parsemer tout le pourtour du jardin de belles fleurs blanches à la senteur unique. Leyna, du haut de ses trois ans et de son mètre à peine, creusait le sol à l'aide d'un transplantoir bleu. Zahra, plus âgée d'une année, enfonçait les graines et rebouchait les trous. Jenna, l'aînée qui avait déjà huit ans, coupait les fleurs de ses petits ciseaux et aidait au mieux ses petites sœurs dans leurs difficiles tâches.

Soudain, un vent glacial interrompit la petite famille active à l'extérieur. Feriel se releva soudain et se figea quelques secondes, fixant étrangement l'horizon. Puis elle se tourna vers ses filles, les saisit par le bras et les entraîna dans la maison.

« Vite, dépêchez-vous ».

« Mais maman, que se passe-t-il ? » demanda Jenna, surprise.

« Ne pose pas de question, ma chérie, il faut nous dépêcher ».

En rentrant à toute allure, elle lança à son époux : « Addi, mets la chaîne d'informations ».

Addi, intrigué mais très réactif, se leva d'un bond et s'exécuta, abandonnant la cuillère de panade sur la table de la salle à manger pour se précipiter vers la télécommande.

C'est alors que l'horreur des images les frappa de plein fouet tout en les abasourdissant ! Devant leurs

yeux ébahis, l'affreux spectacle, la pire des atrocités, celle que même les films apocalyptiques n'avaient pu imaginer, se déroulait en direct, devant eux. New York n'était plus que feu, épaisse fumée noire et grise, morts, cadavres, débris, cris, poussières, incompréhension et désarroi. Tout le monde se taisait, observant les effroyables images qui défilaient en boucle, les avions qui s'écrasaient, les pauvres hères qui se jetaient des immeubles en proie aux flammes, c'était comme s'ils y étaient. En fait, ils y étaient presque.

Quand le feu dévaste tout, nous savons que sous les cendres, des plantes, des arbres et des fleurs, se fraieront à nouveau un chemin vers la lumière. Notre terre est vivante et, après la mort, la vie reprend ses droits, elle les vole, les arrache même, mais elle ne se laisse pas abattre, jamais. À Hiroshima, le ginkgo biloba présenta à nouveau des bourgeons au printemps 1946, symbole de vie après la mort, de renouveau après la destruction, et porteur d'espoir. Mais contre la folie humaine, la haine injustifiable, la dévastation humanoïde, nous ne savons jamais ce qui nous attend réellement.

Addi se précipita vers Jasmine et la serra fortement tout contre lui. Il intima ensuite l'ordre à ses trois autres filles de remplir un sac de quelques affaires, celles auxquelles elles tenaient vraiment puisque que leur mère se chargerait d'emporter le nécessaire pour chacune d'elles. Zahra et Leyna s'exécutèrent sans discuter, comprenant que quelque chose de très grave avait touché le pays, trop ahuries pour protester ou même traîner des pieds. Elles filèrent immédiatement dans leurs chambres respectives et rassemblèrent quelques poupées, doudous, jouets et vêtements préférés. Seules restèrent au patio, Ferial et l'aînée de ses

filles, Jenna. Elles se fixaient l'une l'autre, sans mot dire, et Feriel réalisa à quel point elle lui ressemblait. Si grande et élancée pour son âge. Une jolie jeune fille qui paraissait au moins douze ans. Intelligente et intuitive, elle interrogeait sa mère du regard. Jenna ne semblait pas effrayée, seulement dubitative. Elle avait compris que quelque chose de plus sinistre encore que les pétrifiantes images qu'ils venaient de voir à la télévision, se passait dehors. Elle ne pouvait pas expliquer ce sentiment, seulement le ressentir. Comme un animal surpris, son instinct tentait de lui dicter de fuir au plus vite.

« Ma chérie, fais seulement ce que papa te demande, il ne faut pas effrayer tes sœurs, ce n'est pas le moment de chercher à comprendre. Je sais que tu te poses beaucoup de questions, mais ne t'inquiète pas, ces événements ne sont pas directement liés à nous, cela veut juste dire que nous ne sommes plus en sécurité ici. Il nous faut fuir pour nous mettre à l'abri. Je veux... enfin papa et moi, nous désirons seulement vous protéger, comme toujours ».

Le visage de Jenna s'adoucit, puis elle se dirigea vers le salon et saisit une petite boîte dorée, posée sur une étagère servant, entre autres, de bibliothèque. C'était une jolie boîte élégante et raffinée, ornée de gravures très anciennes issues de l'Orient. Plutôt lourde, on aurait pu penser qu'elle était fabriquée en or massif. De forme ronde, le pourtour était découpé en lamelles de même taille, et le couvercle présentait des dessins étranges, des sigles et des formes quadrilobes. À son sommet, pointait une petite boule relevée d'un fin poinçon. Jenna la tenait dans sa main droite sans bouger, sans l'ouvrir. Cela dura quelques secondes, puis elle se souvint qu'il fallait se dépêcher.

Elle l'enfouit dans la poche de son long gilet blanc, en grosse mailles torsadées : « Voilà maman, j'ai tout ce qu'il me faut, je vais aller aider mes petites sœurs maintenant ».

Feriel lui sourit tendrement et pensa faire de même. Elle s'arrêta un instant, se retourna vers la salle de séjour qui était impeccablement rangée. Oh, il y avait bien ça ou là, un jouet ou un livre, qui n'était pas à sa place. Mais cette immense pièce, aux murs beiges et au carrelage blanc, avait connu les premiers pas et les premiers repas, été l'ancre de tant de bobos et de fous rires, le témoin de nombreux moments merveilleux et parfois douloureux. Un immense portrait ornait son mur principal, un tableau de couleur sépia, qui attirait particulièrement le regard. On y voyait une famille heureuse, pour un bref instant figé dans le temps, comme si plus rien ne devait exister. Feriel ferma les yeux, comme si elle désirait graver cette image à jamais dans sa mémoire ou retourner dans ce portrait, reflet d'une joie immortelle. Se demandait-elle si elle reviendrait un jour dans cette maison qu'elle avait elle-même choisie ? Se remémorait-elle ses recherches effrénées en agences immobilières, jusqu'au jour où, par hasard, elle était tombée sur cette photo collée dans un coin de la devanture d'une petite agence de quartier, et qu'elle avait eu un réel coup de cœur, sachant tout de suite que c'était cette maison et pas une autre. Ou avait-elle seulement besoin de reprendre son souffle ? Elle finit par se diriger lentement vers l'escalier qui menait à l'étage, et monta doucement chaque marche, une à une, en se tenant aux murs, presque ivre de toutes les sensations qui se bousculaient en elle. Elle se retourna une dernière fois, puis elle disparut.



## UNE DRÔLE D'AFFAIRE

### 8 ans plus tard...

En pleine nuit, dans une église du Vatican, un moine accourt vers son supérieur. « Mon père, nous avons reçu de nouvelles alertes aujourd'hui. D'autres habitants du couvent sont touchés par ce mal. On ne dénombre pas moins de 13 suicides depuis le début de ce mois. Il est temps de prévenir le pape ».

« Non, il est très malade, inutile de lui en parler tant que nous ne savons pas de quoi il retourne », lui répondit solennellement une voix grave.

« Mais mon père ! Il ne s'agit plus d'une simple coïncidence, les sœurs ont peur, les frères n'osent plus rester seuls, nous ne pouvons pas rester sourds à leurs appels », supplia-t-il.

« Il suffit, frère Gustave, l'ordre ne vient pas de moi. Dépêchez des émissaires dans ce lieu, et exigez un compte-rendu détaillé dans les vingt-quatre heures. Je dois rencontrer l'Éminence dans trois jours, il me faut des informations exactes, précises, une raison ! Je dois pouvoir comprendre ce qu'il se passe réellement ! Il y a une explication et il me la faut, maintenant ! »

« Mais mon père, qui voulez-vous envoyer ? Plus personne n'ose se rendre à New York ! Je ne peux pas contraindre des frères et des sœurs apeurés. La panique est réelle, puisqu'ils ne savent pas comment se protéger de ce mal ».

« C'est justement ce que nous essayons de découvrir, mais si personne ne veut enquêter, nous ne pourrons pas agir ».

Il réfléchit quelques instants, passa un coup de fil rapide, dont le frère Gustave n'entendit pas la teneur, raccrocha à peine dix secondes plus tard, puis lança, presque agacé : « Je vais m'en occuper moi-même ! Prévenez le père Andréas que je vais me rendre à New York et que je le tiendrai au courant de mes investigations dès mon arrivée sur place. Dites au frère Samuel et à la sœur Aurora de préparer leurs bagages, ils vont m'accompagner. Nous partirons dès que possible, et c'est un ordre ! »

Le frère Gustave s'exécuta sur le champ. Il pressa le pas tout en se dirigeant vers un couloir étroit et sombre. Il se répétait les paroles du père François, afin de les restituer mot pour mot. Il avait toujours admiré le père François, ce prêtre d'une si grande autorité et si juste. Malgré son air sévère, il avait toujours un mot réconfortant pour chacun. Aussi, personne ne connaissait si bien les sœurs et les frères qui vivaient dans cette communauté. Il choisissait toujours celui ou celle qu'il fallait, parce qu'il faisait preuve de discernement. Cette décision de prendre les choses en main renforçait l'admiration du frère Gustave, lui qui était si petit, si insignifiant, si peureux. Le père François lui déléguait quelques tâches, pensant l'aider à sortir de sa coquille. Mais le frère Gustave se demandait souvent s'il ne se trompait pas, et principalement cette fois-ci, sur ses propres capacités. En effet, il n'avait rejoint l'église que depuis huit mois, tout juste après le décès de sa vieille mère. Ne s'étant jamais marié, ce dévot s'était toujours occupé d'elle, même quand la maladie d'Alzheimer lui avait fait oublier son unique fils. Ensuite, esseulé et fidèle croyant, il n'avait pas hésité à rejoindre la communauté catholique pour y vivre et, il l'espérait bien, y mourir un jour. Pour le

moment, il pressa seulement le pas, afin de rapporter les ordres de son supérieur.

Un petit bruit se fit entendre à la porte : « Oui, entrez ».

Le visage rond cramoisi passa timidement la porte : « Frère Samuel, le père François vous fait savoir que vous l'accompagnez à New York, il vous somme de préparer vos bagages, vous partez bientôt ».

Le frère Samuel se décomposa littéralement en entendant ces paroles, mais il ne répondit rien. Ce fringant jeune frère perdit subitement de sa superbe, et c'est livide qu'il s'exécuta, machinalement.

Prévenir la sœur Aurora fut bien plus compliqué. Il dut tout d'abord passer par le bureau de la mère supérieure. On fit appeler une jeune sœur qui l'amena jusqu'à la salle de prière où se trouvait sœur Aurora. Il attendit dans le hall de la chapelle, puis fut rapidement rejoint par cette très belle femme, qui l'embarrassait tant il la trouvait attirante.

Avec son sourire impassible, elle lui demanda : « Que puis-je faire pour vous, frère Gustave ? ».

Il répondit, affolé : « C'est le père François qui m'envoie vous prévenir que vous-même et le frère Samuel devez l'accompagner... », et n'osa pas poursuivre.

« Oui, frère Gustave, poursuivez, nous devons l'accompagner où ça ? »

Il reprit son souffle sans oser croiser son regard bleu translucide : « À New York, au plus tôt ! »

« À New York ? Mais non, ce n'est pas possible, je ne peux pas y aller, je ne peux pas, ce n'est pas possible, qui a donc décidé cela ? »

Dans un élan de pitié, il poursuivit : « Sœur Aurora, je sais que vous avez peur des récents événements qui ont eu lieu là-bas, mais si le père François vous a choisie, c'est que vous en êtes capable, que vous avez une force inestimable en vous ».

Sœur Aurora se fâcha : « Sombre idiot, qui vous a dit que j'avais peur ? » Interloqué, le frère Gustave baissa les yeux. Alors, elle inspira, plaqua un sourire sur son joli visage, acquiesça, et s'éloigna pour rejoindre ses quartiers tout en se soumettant aux ordres, comme à son habitude.

Il était 9h32 du matin, une journée bien grisâtre, lorsque l'avion décolla enfin, avec à son bord, le père François, le frère Samuel et la sœur Aurora.

« Il devrait atterrir dans la Grande Pomme vers onze heures, heure locale » dit-elle.

L'ambiance était maussade, les passagers fatigués d'une longue attente, puisque le vol avait deux heures de retard.

Sœur Aurora tenait un chapelet en argent, auquel pendait une croix d'environ 6 cm, composée de 4 parties distinctes, ornée de petits strass dans lesquels luisait l'unique rayon de ce soleil du début de printemps. Elle la triturait sans cesse, en levant parfois les yeux au ciel tout en marmonnant des sons à peine audibles.

« Vous n'êtes pas à l'aise en avion ? » demanda Samuel.

Elle se tourna vers lui, lentement, presque étonnée de cette question. Elle prit une grande inspiration et répondit doucement : « J'ai surtout peur de ce qui nous attend là-bas... »

Ces quelques paroles suffirent à stopper net toute discussion. Tout à coup, une ambiance lourde pesa sur la petite délégation, comme un épais brouillard obscur qui alourdirait leurs corps vêtus de l'habit religieux, les obligeant à s'enfoncer dans leur siège, incapables de bouger et de réfléchir à autre chose qu'à la mission pour laquelle ils étaient envoyés. En effet, pensaient-ils, seul Dieu savait ce qui les attendait sur place, et ils ne pouvaient s'y préparer.

Soudain, la voix grave du père François fendit le silence : « Prions ! Prions... »

Ses deux compagnons le regardèrent sans prononcer mot, puis s'exécutèrent. Jamais, dans leur souvenir, ils n'avaient prié si fort. On pouvait même voir les traces rouges laissées par le pendentif sur les mains laiteuses et délicates de sœur Aurora. Frère Samuel préféra joindre ses deux mains, les apposa sur son menton, et pria les yeux fermés, en hochant frénétiquement la tête. Seul père François priait les yeux ouverts, les paumes des mains sur les cuisses, regardant droit devant lui. En s'approchant plus près, on pouvait l'entendre murmurer, mais rien d'assez distinct pour le relater ici. Tout le reste du long voyage se passa dans le silence et la prière.

Il était 11h17 quand l'avion atterrit enfin au JFK Airport, et le père François s'impatientait déjà. Il avait hâte de sortir de cet habitacle confiné, il avait besoin de respirer une bonne bouffée d'air frais. Il se leva avant même que l'hôtesse ne l'ait autorisé d'une voix monotone et mécanique, amplifiée par le microphone. Il souleva la porte du compartiment juste au-dessus de lui, en retira son unique bagage en cuir beige, et

s'élança dans le couloir, tandis que les autres passagers détachaient à peine leur ceinture.

Quand la grande porte s'ouvrit enfin et que les escaliers apparurent, il ne répondit même pas à l'hôtesse qui lui souhaitait un bon séjour. Il reçut le vent et la bruine en pleine face, mais l'odeur du tarmac et de pneus brûlés caressait davantage ses narines.

Bien sûr, ils n'eurent pas l'accueil que le « Pope Francis » aura lors de sa descente dans ce même aéroport le 24 septembre 2015. Mais cette image d'une congrégation vêtue de toges noires et ceintures mauves, ne lui traversa même pas l'esprit. L'heure n'était pas au protocole, elle était juste grave ! Il en avait presque abandonné ses acolytes, qui se précipitaient, s'excusaient en bousculant les autres passagers, et pressaient le pas, pour rejoindre leur supérieur au plus vite.

Quand ils arrivèrent enfin dans le hall, un chauffeur tenait cette pancarte « Père François du Vatican ». Tous trois l'aperçurent au même moment et le suivirent d'un pas rapide, puis s'engouffrèrent dans le taxi jaune dont le chauffeur chargeait déjà le coffre de leurs bagages. Contrairement au père François, sœur Aurora était toute émoustillée de poser le pied sur le sol new-yorkais. En effet, elle leur avait confié, dans l'avion, qu'il s'agissait d'un premier voyage aux États-Unis. Tout lui semblait si grand, si démesuré, si coloré et bruyant, mais elle semblait aimer cela. Elle se collait à la fenêtre du taxi, écarquillant de grands yeux, le cœur battant à toute allure. L'espace d'un instant, elle oublia la raison de sa venue, et se prit au jeu des touristes. On entendait une voix sourde : « Ohhh, Waouh, Ahhhh », ce qui fit gentiment sourire le frère Samuel, lui qui n'était pas impressionné par tout ce

béton, ces grandes rues éclairées vomissant des publicités pour des boissons gazeuses, des collants pour femmes, et arborant d'immenses portraits de mannequins ou de célébrités. La ville n'était pas à son goût, trop d'habitants, trop de bruit, trop de nourriture, trop de tout. Sa Suisse natale ne lui avait jamais autant manqué que ce jour-là, dans cette ville-là, d'ailleurs.

Plus ils roulaient dans cette incommensurable métropole, plus la tension devenait palpable. La route leur parut interminable et rapide, tout à la fois. La peur, l'angoisse, l'envie d'en finir, se mélangeaient, harassant leurs sens et leur brouillant les idées. Bientôt, le taxi new-yorkais ralentit, puis stationna devant une imposante bâtisse de couleur ocre, dressée au beau milieu de Manhattan. Le père François voulut tendre quelques billets au chauffeur, mais celui-ci les refusa de la main et hocha la tête pour lui faire comprendre que la course avait déjà été payée. Ils descendirent tous trois du véhicule. Le chauffeur sortait déjà les valises, s'engouffra à nouveau dans son taxi et démarra en trombe.

Ils restèrent là, plantés devant cette église, observant son allure mystérieuse, sans oser bouger, un peu comme avant de pénétrer dans un lieu hanté. Tout paraissait si lugubre vu de leur place. Les murs d'un brun ocre vieilli et sale, les petites marches grises glissantes, les vitraux poussiéreux dont certains étaient brisés. L'endroit était vraiment repoussant, et s'ils avaient pu fuir, ils se seraient encourus sans se faire prier.

Quelques secondes plus tard, le père cogna enfin à la porte. Sœur Aurora observait la rue en pavés, les quelques escaliers mouillés, la rampe et le garde-corps en fer forgé de couleur noire. Tout cela lui rappelait

étrangement un vieux film d'horreur, et la fit instantanément frémir. À ce moment, on entendit des pas se rapprocher rapidement. La frayeur de sœur Aurora fut visible, à tel point même que frère Samuel la frôla de la main. Elle se tourna vers lui, il lui sourit, et elle lui rendit son sourire.

La grande porte brune, en vieux bois très lourd, s'ouvrit dans un bruit terrible de grincements stridents. Un grand homme frêle, mal éclairé, sorti de l'ombre et embrassa le père François.

« Mon cher François ! »

« Thomas ! Cela fait si longtemps ».

Bien que réjoui de se revoir semblait-t-il, le visage du père Thomas se referma immédiatement à la vue des compagnons de son vieil ami. En effet, en pleine lumière, on distinguait un homme d'un grand âge, dont le visage paraissait marqué par le temps et la dévotion. Ses rides étaient innombrables, et pourtant il avait l'air si doux et était encore très plaisant. Ses grands yeux émeraude qui luisaient plus que tout le reste, étaient cerclés de profonds cernes noirs. Il était vêtu d'un costume noir en coton, d'une chemise en popeline noire à la collerette blanche en son centre et d'une paire de chaussures en cuir, noires elles aussi. Ses habits contrastaient avec ceux de ses trois visiteurs, qui avaient choisi des vêtements civils pour le voyage. Il les invita à entrer : « Suivez-moi, ne restez pas dehors ».

Aurora ne pouvait détacher son regard de cet homme étrange. Il boitait légèrement.

« Sûrement les heures de prières, à rester agenouillé », pensa frère Samuel. « Au fait », se dit-il « on ne

nous a pas encore présentés », ce qui le contraria quelque peu.

En longeant le couloir sombre, froid, décoré de nombreuses statues religieuses, principalement des représentations de la Vierge Marie, et d'immenses piliers en marbre écru qui semblaient n'avoir rien à faire là, sœur Aurora pensa qu'aux États-Unis, tout était si massif et démesuré. Ce qu'elle avait tant apprécié dehors, elle ne l'aimait plus dans ce lieu. Nous étions quand même dans un espace voué au Seigneur, un peu de modestie et de simplicité aurait été préférable.

Le petit groupe pénétra dans une pièce, derrière l'office, où les attendait un groupe de personnes, l'air inquiet, ce qui les fit s'arrêter net, figés à nouveau par le souvenir de la raison de leur venue. Des hommes et des femmes de Dieu, assis, le visage inexpressif. Seuls leurs yeux trahissaient leur inquiétude. Le père Thomas ne présenta toujours personne, et ne demanda pas non plus qui accompagnait son vieil ami. Non, lorsqu'il prit la parole, il déclara d'un ton solennel : « L'heure est grave ! 14 nouveaux suicides ce mois... » Sœur Aurora objecta : « 13, mon père ».

Instantanément, il baissa le regard, tristement. Une voix féminine se fit entendre, sanglotant : « Sœur Catherine a mis fin à ses jours cette nuit ».

Le père Thomas poursuivit : « Malgré toutes nos précautions, les suicides continuent ! Ils n'ont lieu qu'ici, à New York... pour l'instant ».

Une autre voix féminine, cette fois plus ferme, l'interrompit : « Vous oubliez sœur Marguerite du New Jersey ».

« Oui c'est vrai. Tous les autres, à New York donc. La consigne est de ne plus rester seul, et pourtant les sujets continuent de se suicider. Cela commence parce que les médecins appellent de la schizophrénie. Je ne suis pas contre la médecine, mais tout de même, 14 hommes et femmes de foi ! Qui ont des convictions et semblent ne pas avoir de problème particulier. En deux semaines, leur état se dégrade, ils parlent de voix, d'hallucinations, d'étouffement la nuit, d'insomnie, de douleurs atroces dans tous leurs membres. Peu à peu, ils s'isolent dans un monde déconnecté du nôtre, et attendent à leur vie jusqu'à ce qu'ils y arrivent ! Et ils y arrivent bien souvent du premier coup, quand cela est fait d'une façon que je ne pourrais vous décrire, de peur de vous infliger les cauchemars qui nous hantent depuis ».

« Vous avez tenté l'exorcisme » osa frère Samuel ?

« Bien sûr que nous les avons exorcisés ! » s'indigna un inconnu en levant les mains au ciel !

« Tout, nous avons tout tenté, et nous avons vu dépérir puis mourir chacun d'eux » chuchota-t-il.

« Pourquoi ne partez-vous pas ? » poursuivit frère Samuel. « C'est vrai », dit sœur Aurora « peut-être qu'en vous éloignant de cet endroit, de cette ville... »

Le père Thomas les interrompit brusquement : « Allons, mes amis, pensez-vous vraiment qu'il y ait une chose à laquelle vous pensez, qui ne nous ait pas déjà traversé l'esprit ? Vous ne savez pas ce que nous vivons, ce que nous tentons chaque jour. Ceux qui ont essayé de s'enfuir sont revenus dans un état qui dépasse l'entendement. C'est comme si nous appartenions à ce lieu ».

C'est à présent le silence qui officiait dans cette pièce exiguë, froide et sombre. D'immenses tentures épaisses, d'un beige marron, semblaient si lourdes qu'elles s'écrasaient littéralement au sol. Elles étaient aussi poussiéreuses que tout ce qui se trouvait dans cette église, pensa sœur Aurora. Des livres s'entassaient dans de vieilles bibliothèques en merisier, une soutane était jetée sur la très ancienne table en chêne et les chaises recouvertes d'un velours bleu sentaient le renfermé. Bien que connaissant la situation, elle ne put s'empêcher de se dire : « Ils auraient quand même pu faire le ménage avant notre arrivée ». Elle posa quelques instants le regard sur une nonne en face d'elle, chétive mais l'œil alerte, et elle se confirma à elle-même : « Oui, moi j'aurais quand même fait le ménage ! Ce désordre ne ramènera pas les morts. Une pensée pour les vivants ne leur ferait pas de mal ! »

La première bonne idée vint enfin à une jeune fille dont la peau était mate et les yeux marrons, lui conférant un air doux et docile. « Allons, laissons nos invités s'installer avant de poursuivre. Venez, je vais vous emmener à vos appartements, vous pourrez y faire votre toilette et vous reposer un peu avant de partager un bon repas tous ensemble ».

Ces quelques paroles enchantèrent nos trois visiteurs, qui entendaient enfin quelques mots plaisants. Il est vrai que la situation avait beau être stressante, il ne s'agissait pas de leur confrérie, ils étaient donc sûrs de pouvoir faire preuve de plus de recul, mais pas sans un peu de repos et de nourriture.

« C'est parfait ! » répondit le père François. « Allons-nous rafraîchir, il sera ensuite temps de découvrir toute cette horrible affaire qui nous tracasse tant au

Vatican ». Il eut toutefois du mal à cacher le plaisir que lui procurait cette proposition, mais puisque le nom du Vatican réjouit également l'assemblée, tout ce petit monde se détendit et crut enfin à un avenir meilleur. Pour trois d'entre eux, cet avenir se résumait en une douche, du repos et un repas. Pour tous les autres, c'est la solution magique de l'aide du Vatican qui allait tout changer. Quand le père François se rendit compte de l'effet de son anodine phrase sur l'assemblée, il se ravisa rapidement : « Enfin, je vous informe que nous sommes uniquement venus en observateurs, rien de plus », et il se racla la gorge avant de se diriger vers la jeune nonne, suivi de près par ses deux compagnons.

Sous le choc, les frères et les sœurs américains regardèrent dubitativement ces émissaires s'éloigner lentement. Dans leurs yeux ronds, on pouvait lire ceci : « Mais qu'est-ce que trois inconnus à toute cette histoire, si peu impliqués, pourraient bien changer, puisqu'ils ne sont venus que pour nous observer ».

Quand on ne les vit plus, on entendit chuchoter quelques bribes telles que : prétention, inutile, désintéressé, voyage aux frais du Vatican...

Le soleil était bien haut dans le ciel, d'un bleu azur, seulement avec ces grands buildings qui faisaient tant d'ombre, il fallait vraiment lever la tête, presque se briser la nuque, pour l'observer. Aurora trouvait que cette grande ville était finalement excentrique, démesurée, mais qu'elle préférait le Vatican où il était si facile d'observer toutes les Créations du Créateur. « Comment peuvent-ils apprécier toute la beauté que Dieu nous a donné, quand la ville est ensevelie sous

des tours de béton ? » et il lui vint une idée monstrueuse ! Peut-être qu'ils avaient seulement ce qu'ils méritaient, emmurés derrière leur orgueil et leur délire de grandeur ! Mais elle chassa vite cette mauvaise pensée et se repentit... il ne faut jamais souhaiter le mal aux autres et encore moins trouver cela normal. Ils étaient là pour les aider et c'est ce qu'ils feraient, en toute objectivité et de toutes leurs forces.

Il était passé 16h, ou 4pm comme on dit aux États-Unis, les ventres gargouillaient, l'appétit ne s'en était pas allé. Tous attablés dans une grande salle à manger très lumineuse et très propre, qui contrastait totalement avec le reste de l'immeuble, bruyants et prêts à se ruer sur le chaud repas (des pizzas en l'honneur des trois hôtes qui auraient préféré manger autre chose, un menu plus américain par exemple), le père François, légèrement agacé, se leva d'un bond et s'éclaircit la gorge : « Hum ! Bénis ce repas, Seigneur, bénis ceux qui l'ont préparé, et donne du pain à ceux qui n'en ont pas ». Puis il se signa. Dans un silence de plomb, tout le monde fit pareil. Cette fois, c'est le Vatican qui observait, médusé, les USA.

Le père Thomas se justifia maladroitement : « Comprenez-nous, ici il y a beaucoup de protestants, nous devons vivre avec plusieurs communautés, il y a donc certains rites que nous avons un peu mis de côté ».

Mais le père François réagit directement, sur un ton autoritaire : « Le bénédicité est une coutume qui éduque les fidèles à ne pas considérer notre pain quotidien, comme acquis. Nous devons bénir notre Créateur pour chaque chose, l'air, l'eau, le vent, à la base de nos moyens de subsistance ».

Devant l'air coupable de son ami, il se reprit : « Je ne dis pas que vous n'êtes pas reconnaissants de tous les bienfaits de notre Seigneur, je dis seulement que la bénédicité est, bien à tort, de plus en plus négligée Sur ce, je vous souhaite à tous un très bon appétit ». « Enjoy your meal » fit écho à ces paroles.

Le repas se déroula sans autre incident. On entendait les convives américains mastiquer joyeusement, se délecter de bonnes pizzas artisanales, enfin le pensaient-ils. Trois hôtes parmi l'assemblée déjeunaient poliment, sentant le goût acide de la sauce, la pâte trop cuite et bien trop salée, la garniture jetée sans grâce aucune. Vraiment, quelle idée de servir des pizzas insipides à des habitants de la Cité du Vatican. Ils mangèrent peu mais bien, faisant honneur sans se régaler. Et prétextèrent tous trois que le voyage les avait plus fatigués qu'affamés. Sans oser le dire, ils s'étonnaient toutefois du si grand appétit et de la joie présente à table, malgré les événements terribles liés à leur venue. Ce dont ils ne se doutaient pas, c'est que le partage du repas était le seul moment où ils pouvaient oublier, l'espace d'un instant, la détresse profonde dans laquelle ils vivaient. La salle à manger était d'ailleurs la seule pièce qui était nettoyée, même plusieurs fois par jour, et entretenue avec le plus grand soin. C'était comme si une barrière isolait cet espace du reste de l'église, comme si elle lévissait au-dessus des harassements de leur misérable existence. Les invités ne sentaient pas cette barrière et se permirent de la briser.

« Bien, il est grand temps de se pencher sur votre « problème », notre voyage est court et je dois contacter mes supérieurs dans quelques heures », dit solennellement le père François.

Thomas s'indigna de toutes ses forces : « Vous n'avez quand même pas la prétention de résoudre en quelques heures ce que nous n'avons pas pu résoudre en plusieurs semaines ? »

« Entendons-nous bien mon ami, nous ne sommes pas là pour résoudre, mais pour comprendre ! Et remettre un rapport détaillé. La suite ne dépendra pas de nous ».

Un silence pénible s'établit bien vite sur les mines défaites, certains avaient même cessé de mâcher leur morceau de pizza, encore présent en bouche. Tant d'effarement effraya le père François. « Ont-ils réellement pensé que j'allais sortir une amulette et faire cesser cette vague de suicides ? », se dit-il à lui-même, et il lut dans le regard de ses deux camarades que son étonnement était partagé. À ce moment précis, ni François, ni Aurora, ni Samuel n'avaient plus aucune envie de s'attarder dans ce pays aux mœurs étranges, où on mangeait en faisant du bruit et sans prononcer une prière, où on ne faisait pas le ménage et dans lequel le ciel était caché par des tours métalliques. S'ils avaient pu prendre l'avion immédiatement, ils l'auraient fait. Cela les détermina encore plus à presser leur hôte de les conduire auprès des nouveaux malades.

Quand ils s'engagèrent dans l'escalier en colimaçon poussiéreux et grinçant, fabriqué dans un vieux chêne, la peur fit accélérer leur pouls. Étions-nous dans un mauvais film d'horreur ? Aurora ne put s'empêcher de demander pourquoi les malades étaient confinés dans un grenier. Il lui fut répondu que c'était la seule pièce sans fenêtre, pour éviter les défenestrations, encore plus terrifiante, pour les habitants de cette communauté qu'un prêtre qui s'étouffe en ava-

lant sa propre langue... La réponse sordide lui rappela qu'il avait été très facile pour elle de les juger tout à l'heure, alors que l'effroi de leur vie depuis quelques mois, justifiait très certainement les manquements et bizarreries de leur quotidien aujourd'hui.

Bientôt, le petit groupe se dressa devant une lourde porte en bois, abîmée et salie par les mains, les bras, les jambes, qu'on avait forcés à entrer là. On se signa puis la grosse clé en laiton s'engouffra dans la serrure, faisant un bruit effroyable de claquements. On sentit une agitation dans la pièce. Finalement, seule une porte en bois séparait les non malades des malades. Aurora remarqua que leurs hôtes portaient la main à leur visage, se recouvrant la bouche et le nez, au moment où la porte s'ouvrait doucement. Tout à coup, une odeur nauséabonde, mélange d'urine, de selles et de vomissures, émana de la pièce. Mais déjà, il fallait se précipiter à l'intérieur afin de ne laisser personne s'en échapper.

Le spectacle s'offrant à leurs yeux, qui s'écarquillaient dans un réflexe automatique de surprise, pleins d'effroi, ne pourra pas être convenablement retranscrit ici, mais je vais essayer de faire de mon mieux.

Dans une pièce exiguë plongée dans la pénombre, dont les murs étaient recouverts de salissures immondes, de griffures et de traces de coups, se tenaient trois corps décharnés dont les vêtements étaient en lambeaux. Homme ou femme, jeune ou vieux ? Difficile à dire, tant ils étaient poisseux et difformes. Crasseux, les yeux fous, ils faisaient des gestes saccadés, et prononçaient des bribes de phrases presque inaudibles. Leurs yeux étaient noirs, effrayants, presque trop grands pour leurs têtes parsemées de

cheveux hirsutes. Soudainement, celui (ou celle) tout à droite, attrapa sa propre gorge de sa main gauche, en se criant à lui-même d'une voix rauque : « Crève ! Crève ! ». Ce dernier mot ne fut pas prononcé entièrement, étranglé par sa propre main.

Deux frères relativement musclés, se jetèrent sur « celle » qu'ils appelèrent Juliette. « Arrêtez Juliette, arrêtez tout de suite », criaient-ils à l'unisson. En une fraction de seconde, elle arracha la clé qui pendait à la ceinture de l'un d'eux et se la planta avec une telle violence dans la jugulaire, que le sang gicla partout. Tous hurlèrent, détournèrent le regard, tandis que le père Thomas s'élançait pour apposer les mains sur la blessure. Mais elle avait enfoncé la clé si profondément, puis l'avait tirée vers le bas, que la plaie béante s'était transformée en une rivière rouge abondante. La malheureuse convulsa, devint très pâle, puis rendit son dernier souffle dans la confusion totale. À la vue de cette marre de sang, les deux autres malades s'approchèrent lentement, excités comme des hyènes, tournant autour du cadavre. Leurs pupilles dilatées lui-saient et le sourire ignoble qu'ils affichaient poussa le frère Thomas à brandir une matraque puis à leur asséner quelques coups rapides. « Reculez, reculez ! ». Ils grognèrent, telles des bêtes énervées, mais avancèrent à reculons vers le mur.

Quand le frère Samuel, qui s'était blotti dans un coin, apeuré, rouvrit les yeux, il fut surpris de découvrir la sœur Aurora qui fixait le spectacle, impassible. « Ne regardez pas ça, Aurora. Vous en feriez des cauchemars ». Elle lui répondit, l'air visiblement agacé : « Ce n'est pas moi qui tourne de l'œil devant la vue du sang. Mais bien vous, frère Samuel ». Cette réponse l'estomaqua, mais il ne s'en offusqua pas.

Tout paraissait surréaliste. Il ne s'agissait que d'une monstrueuse parenthèse dans une journée bien étrange, ils n'étaient pas dans la vie réelle, ça, il en était convaincu.

Il fallait maintenant faire vite, sortir le corps tant convoité par les deux êtres squelettiques. On l'agrippa, le traîna à l'extérieur, puis on tira la lourde porte. Il fallait la refermer à clé, et la clé était précisément plantée dans la gorge de Juliette. Sans état d'âme apparent, le père Thomas l'ôta très rapidement, laissant couler à nouveau le sang en grande quantité, puis verrouilla l'entrée. On descendit le corps qui était si léger, à peine 35 ou 40 kg. Arrivé au rez-de-chaussée, quelqu'un attrapa un vieux drap qui traînait sur un fauteuil et en recouvrit la malheureuse.

Ce qu'il advint ensuite du corps ? Personne ne posa la question, mais l'heure était grave. Il fallait bientôt appeler le Vatican, transmettre des informations qui dépassaient l'entendement de ses émissaires. Restés tous trois dans la bibliothèque, c'est Aurora qui brisa le silence : « Il ne fait pas de doute qu'ils sont tous possédés. Ils en ont les stigmates effrayants. J'ai entendu clairement l'un d'entre eux prononcer ces mots latins : *Venit Tempus*. L'heure est venue. Qui pourrait dire cela sinon un démon ? »

« L'heure de quoi ? » interrogea naïvement Samuel.

« L'heure pour les démons d'envahir la terre » dit-elle gravement.

Le père François acquiesça : « Probablement... mais que puis-je expliquer ? L'horreur à laquelle nous avons assisté dépasse largement la simple possession, en effet. Ce que nous avons vu, mais surtout ressenti,

était purement effroyable. Comment retranscrire tout cela ? Comment convaincre ? Qui nous croira ? »

« Ils nous croiront » répondit Aurora. « Quand ils nous verront. Dites-leur que nous reprenons l'avion dès ce soir et que nous leur expliquerons de vive voix. Ils seront convaincus devant nos visages tétanisés, nos poils hérissés. Notre récit sera presque imagé, ils ressentiront ce que nous avons ressenti, mais pas au travers d'un appel téléphonique, croyez-moi. De toute façon, nous n'avons plus rien à faire dans ce pays, les autres malades sont condamnés, nous ne pourrions pas empêcher qu'ils mettent fin à leurs jours. Et que Dieu me pardonne, mais vu leur état, c'est je crois, ce qui peut leur arriver de mieux ! Quant aux autres, qui peut dire lequel survivra ? Il y a de grandes chances pour qu'ils soient déjà atteints du même mal ».

Un lourd silence pesant mais complice, consenti, prit alors place. Aurora avait tout résumé. Toutefois, elle n'avait pas entendu la sœur qui entraît au moment où elle prononçait ce discours fatal, les condamnant tous à une mort certaine. En tout cas, c'est comme cela qu'il fut interprété et répercuté dans ce couvent.

C'est pourquoi personne ne leur dit au revoir, si ce n'est le père Thomas, plus par égard pour son vieil ami que par réelle sympathie. Une vieille amitié venait-elle de prendre fin sur le seuil de cette église new-yorkaise ? Bientôt, tout ceci n'aurait plus d'intérêt, et ne deviendrait qu'un vague souvenir dans le ballet des horreurs que connaîtront leurs vies.

Il était environ 16h30 (heure locale) quand ils atteignirent l'aéroport de Fiumicino. Le départ, le voyage en taxi, le vol, l'atterrissage, tout avait eu lieu dans une ignorance totale. Ignorance les uns des autres et

des événements récents (ils ne dataient que de quelques heures). Ils avaient quitté les USA comme ils auraient franchi la frontière entre Rome et le Vatican, sans se retourner. C'est fou comme parfois un événement inattendu peut modifier de manière intrinsèque notre vision d'une chose bien précise. Les États-Unis étaient toujours ce grand pays mystérieux et varié, et New-York cette ville bruyante qui ne dort jamais. Dorénavant, les buildings n'étaient plus juste impressionnants, mais surtout des nuages métalliques permanents empêchant les rayons du soleil de réchauffer et d'éclairer les new-yorkais, ces mêmes new-yorkais qu'ils verraient à présent comme des gens nonchalants, antipathiques et malpolis. Bien sûr, ce triste épisode n'était absolument pas représentatif de la Grande Pomme. Les passants continuaient de défiler dans ses rues illuminées et animées, bien loin de se douter qu'une telle ignominie se produisait derrière les murs ocre d'une grande église. Seulement, trois passagers d'un avion avaient vécu l'horreur et l'associeraient désormais à cette ville et à ces catholiques qui ne prononcent jamais le bénédicité, afin de ne pas heurter les autres communautés, au nom de la sacro-sainte diversité. Pourtant, savaient-ils seulement qu'ils avaient eux-mêmes détruit toute une fraternité qui se raccrochait dès à présent à quelque chose de brisé, parce qu'ils se sentaient trahis et abandonnés par de lâches ambassadeurs.

Dans le taxi qui les ramenait chez eux, le frère Samuel ne put s'empêcher de fixer la sœur Aurora dont la tête était légèrement penchée vers la vitre, les yeux fermés. Il l'observait s'assoupir, paisiblement, et se demandait quel âge elle pouvait bien avoir. Sa peau légèrement ridée, n'enlevait rien à sa beauté. Elle de-